

UNIVERSITÉ DE BORDEAUX

FACULTÉ DE MÉDECINE ET DE PHARMACIE

1930-1931. — N° 68

LA VIE ET LA MORT DES CLOCHARDS

(Travail de l'Institut médico-légal).



THÈSE POUR LE DOCTORAT EN MÉDECINE

présentée et soutenue publiquement le Mardi 23 décembre 1930

PAR

Albert-Jean-Baptiste-Daniel TERRAMORSI

ÉLÈVE DU SERVICE DE SANTÉ DE LA MARINE

Né à VINON (Var), le 12 mai 1906.

Examineurs de la Thèse	{	MM. LANDE, professeur.....	Président
		MANDOUL, professeur.....	Juges.
		R. SIGALAS, agrégé.....	
		AUBERTIN, agrégé.....	

BORDEAUX

IMPRIMERIE DE L'ACADÉMIE ET DES FACULTÉS

Y. CADORET

3, PLACE SAINT-CHRISTOLY, 3

1930

UNIVERSITÉ DE BORDEAUX

FACULTÉ DE MÉDECINE ET DE PHARMACIE

1930-1931. — N° 68

LA VIE ET LA MORT DES CLOCHARDS

(Travail de l'Institut médico-légal).



THÈSE POUR LE DOCTORAT EN MÉDECINE

présentée et soutenue publiquement le Mardi 23 décembre 1930

PAR

Albert-Jean-Baptiste-Daniel TERRAMORSI

ÉLÈVE DU SERVICE DE SANTÉ DE LA MARINE

Né à VINON (Var), le 12 mai 1906.

Examineurs de la Thèse	{	MM. LANDE, professeur.....	<i>Président</i>
		MANDOUL, professeur	<i>Juges.</i>
		R. SIGALAS, agrégé.....	
		AUBERTIN, agrégé.....	



BORDEAUX

IMPRIMERIE DE L'ACADÉMIE ET DES FACULTÉS

Y. CADORET

3, PLACE SAINT-CHRISTOLY, 3

1930

FACULTÉ DE MÉDECINE ET DE PHARMACIE DE BORDEAUX

M. SIGALAS..... Doyen.



PROFESSEURS HONORAIRES :

MM. POUSSON, MOURE, PRINCETEAU, W. DUBREUILH, RIVIÈRE,
BARTHE, LE DANTEC, DENIGES.

PROFESSEURS

	MM.		MM.
Clinique médicale.....	N.	Zoologie et parasitologie.....	MANDOUL.
id.....	CASSAET.	Médecine expérimentale.....	MAURIAC.
Clinique chirurgicale.....	CHAVANNAZ.	Clinique ophtalmologique.....	TEULIÈRES.
id.....	BÉGOUIN.	Clinique chirurg. infantile et orthopédie.....	ROCHER.
Pathologie et thérapeutiques générales.....	CARLES.	Clinique gynécologique.....	GUYOT.
Clinique d'accouchements.....	ANDÉRODIAS.	Clinique méd. des maladies des enfants.....	CRUCHET.
Anatomie pathol. et microscopie clinique.....	SABRAZÈS.	Chimie biologique et médicale.....	DELAUNAY.
Anatomie.....	VILLEMEN.	Physique médicale et pharmaceutique.....	SIGALAS.
Anatomie générale et histologie.....	G. DUBREUIL.	Médec. coloniale et clin. des mal. exotiques.....	BONNIN.
Physiologie.....	PACHON.	Clinique des malad. cutanées et syphilitiques.....	PETGES.
Hygiène.....	AUCHÉ.	Clinique des maladies des voies urinaires.....	DUVERGEY.
Médecine légale et déontologie.....	LANDE.	Clinique des malad. nerveuses et mentales.....	ABADIE.
Electroradiologie et clin. d'électricité médie.....	RÉCHOU.	Clinique d'oto-rhino-laryngologie.....	PORTMANN.
Chimie.....	CHELLE.	Toxicologie et hygiène appliquée.....	LABAT.
Botanique et matière médicale.....	BEILLE.	Hydrologie thérapeutique et climatologie.....	SELLIER.
Pharmacie.....	DUPOUY.		

MM. MICHELEAU, LEURET, DUPÉRIÉ (Médecine générale).

AGRÉGÉS EN EXERCICE :

	MM.		MM.
Anatomie.....	DUBECQ.	Maladies mentales.....	PERRENS.
id.....	DUFOUR.	Chirurgie générale.....	PAPIN.
Histologie.....	LACOSTE.	id.....	JEANNENEY.
Anatomie pathologique.....	MURATET.	id.....	CHARRIER.
Parasitologie et sciences naturelles.....	R. SIGALAS.	id.....	LOUBAT.
Médecine générale.....	GREYX.	Obstétrique.....	PERY.
id.....	N.	id.....	N.
id.....	AUBERTIN.	Ophtalmologie.....	BEAUVIEUX.
id.....	DAMADE.	Dermatologie et syphiligraphie.....	JOULIA.
id.....	PIÉCHAUD.	Pharmacie.....	GOLSE.
id.....	DELMAS-MARSALET.	Chimie générale pharmaceut. et toxicologie.....	VITTE.

COURS COMPLÉMENTAIRES :

	MM.		MM.
Clinique dentaire.....	CAVALIÉ.	Puériculture.....	FAUGÈRE.
Médecine opératoire.....	PAPIN.	Démonstrations et préparations pharmac.....	N.
Accouchements.....	N.	Pharmacie chimique.....	GOLSE.
Ophtalmologie.....	CABANNES.	Zoologie et parasitologie.....	R. SIGALAS.

Orthopédie chez l'adulte, pour les accidenté du travail, les mutilés de guerre et les infirmes. MM. N.

Cours complémentaire annexe. — Prothèse et rééducation professionnelle..... GOURDON

Par délibération du 5 août 1879, la Faculté a arrêté que les opinions émises dans les Thèses qui lui sont présentées doivent être considérées comme propres à leurs auteurs, et qu'elle entend ne leur donner ni approbation ni improbation.

A MON PERE — A MA MERE

Leur vie toute faite de travail reste pour moi le plus merveilleux des exemples. Qu'ils trouvent ici le témoignage de mon immense affection et de ma gratitude infinie.

A MA SOEUR — A MON BEAU-FRERE

Etudiants en pharmacie.

A LEUR PETITE JACQUELINE

Avec toute ma tendresse.

A TOUS LES MIENS

A CEUX QUI ME SONT CHERS — A MES AMIS

A MONSIEUR LE MÉDECIN GÉNÉRAL DARGEIN

*Directeur de l'Ecole principale du Service de Santé de la Marine
et des Troupes coloniales,
Officier de la Légion d'honneur,
Croix de guerre,
Officier de l'Instruction publique.*

A MON PRESIDENT DE THESE

MONSIEUR LE PROFESSEUR P. LANDE.

*Professeur de Médecine légale et Déontologie à la Faculté de Médecine
de Bordeaux.*

Chevalier de la Légion d'honneur,

Croix de guerre,

Officier de l'Instruction publique.

A qui revient l'idée première de ce
sujet. Il ne nous ménagea pas ses conseils
et nous fit l'honneur de présider cette
thèse. Merci.

LA VIE ET LA MORT DES CLOCHARDS

INTRODUCTION

« Il y a une légende des gueux. Qui la créa? Villon, Béranger ou Richopin? Au dernier siècle, Hugo ou Eugène Sue? Rictus et Conté de nos jours? Tous et aucun. Légende des siècles autant que des hommes, chaque poète en a écrit une strophe, cousant un haillon nouveau au vieil habit, juxtaposant de façon plus littéraire que juste la vermine et la liberté, la crasse et l'azur du ciel, les franchises lippées et la culbute finale dans le ruisseau, le sillon ou la fosse commune. La vraie misère exhale d'autres odeurs et a d'autres accents. »

(Paul-Emile CADILHAC.)

Au cours des années de stage dans les hôpitaux, il nous a souvent été donné de rencontrer des hommes, vivant à l'extrême limite de la résistance humaine, physique et morale, des hommes dont la vie nous apparut toujours comme mystérieuse; sobres de paroles, ils ne formulaient qu'un souhait : quitter leur lit au plus vite, poussés par le désir de reprendre leur vie errante, par cette soif de liberté qui était alors pour nous incompréhensible. Qui de nous n'a pas été toujours vivement intéressé par le spectacle que nous offrent à tous les instants certains coins de notre grande ville? Ces hommes, ces femmes, quelquefois ces enfants, vêtus de loques, dignes sous leurs haillons, portant tous au visage cette empreinte

que laisse une indicible misère. Ils n'ont plus d'âge, mâles ou femelles, jeunes ou vieux, on les appelle des « clochards ». Lorsque, sur l'avis de notre maître M. le Professeur Lande, nous avons débuté dans l'étude de la vie de ces « errants des villes », nous n'avions pas cru entreprendre une œuvre si vaste, et nous ne pouvons apporter aujourd'hui qu'un aperçu général. Un labeur tenace, une étude longuement approfondie de ces grosses questions sociales soulevées par la civilisation, permettraient seules d'arriver à des conclusions fermes.

D'où vient le mot ? On n'est pas très d'accord sur son étymologie exacte ; certains disent qu'autrefois ces sans-logis couchaient l'hiver sous les cloches des maraîchers ; d'autres croient qu'on appelait ainsi ceux qui « battaient la cloche » ou qui « dormaient à la corde ». Il y a une vingtaine d'années, en effet, ces gens-là étaient, à Paris, hospitalisés en commun et couchaient sur une immense planche recouverte de paillasses, la tête de la paillasse reposant sur une corde et lorsque l'heure du lever était arrivée on tirait la corde, les paillasses tombaient et les clochards se réveillaient.

Que sont donc ces clochards ? La littérature, la presse, les revues médicales ont tendance à grouper sous ce nom des gens qui ne sont pas de véritables clochards : Hommes-sandwiches, rauques crieurs de journaux, « dockers intermittents », mendiants à l'occasion, porteurs des halles, commissionnaires des gares, chiffonniers, vieilles prostituées tombées dans une détresse profonde, personnages interlopes, « sidis » sans travail, matelots du commerce, soutiers, chauffeurs en rupture d'embarquement, ils sont de tous les pays, de toutes les races, de tous les âges, tous unis par une misère profonde. Villon les appelait jadis « ripards », « tire-laine », ou « traîne-pattes » ; aujourd'hui ce sont les « pilons », les « pied-de-biche », plus généralement « les clochards », et dans tous les temps ce furent les mêmes vaincus des batailles de la vie, miséreux, errants, vagabonds, tombés si bas dans les abîmes sociaux qu'ils ne songent plus à se relever. C'est toujours par ses classes populaires les plus misérables qu'une

grande ville émeut; il y a là des couleurs, des gestes qu'il est difficile d'oublier. Nous nous sommes efforcé, au cours de ce travail, d'étudier « la vie et la mort des clochards » selon le plan suivant :

Au cours d'un premier chapitre, nous essaierons de classer les causes de vagabondage.

L'étude de la psychologie du clochard fera l'objet d'un deuxième chapitre.

Un troisième chapitre contiendra leurs conditions de vie, à Bordeaux et en Gironde plus spécialement.

Enfin, dans un quatrième chapitre, après avoir envisagé leurs maladies, nous rapporterons les observations recueillies et les autopsies que nous avons pu pratiquer.

Ce peuple, qui vit la nuit, mange et dort le jour, n'a rien de commun avec le peuple qui vit, mange, travaille le jour et dort la nuit. Les intérêts, les désirs des uns et des autres sont différents; il est difficile d'entrer en relation avec des apparences qui rôdent dans la vie, et il n'y a rien à tenter pour qu'une conversation amicale puisse s'établir. Pour les connaître et essayer de les comprendre, il faut partager leur misère, leurs nuits sans abri, sans sommeil, leurs longues journées d'inaction et de jeûne.

La vie de ces malheureux, qui passent auprès du bonheur que nous portons en nous comme une ombre timide, dépasse notre imagination inquiète, il nous faut les connaître et les aimer, car là où nous ne comprenons plus, il nous faut encore avoir pitié.

CHAPITRE PREMIER

ETIOLOGIE ET PATHOGENIE DU VAGABONDAGE

Le clochard, ce chemineau des villes, est un être dont l'existence est fatale; quelle que soit l'organisation d'une société civilisée, ce résidu nous apparaît comme inévitable. Depuis la guerre surtout, la vie crie, hurle, trépigne, et ceux qui, plus lents, moins actifs, n'ont pas su où pu s'adapter à ce mouvement forcené tombent lentement, un à un, dans la fosse des désespérés, et personne ne pense plus à tendre une main secourable à ces morts sociaux.

Ces hommes, qui ont parfois tenu dans la société un rang en accord avec leurs facultés, sont amenés à cette déchéance dernière par des causes si nombreuses que l'étude en est d'abord longue et touffue et ensuite décourageante. Si on peut socialement lutter contre un malheur connu, limité : la tuberculose ou l'alcoolisme, on désespère de vaincre jamais ce drame latent et indéfini : la misère. Essayons schématiquement d'étudier les misères qui font d'un homme ce hors la société définitif; le clochard.

Nous avons, suivant les directives de Lombroso, tâché de trouver, parmi les nombreux clochards que nous avons approché pour cette étude, le vagabond né. Rien ne nous a permis d'après leurs confidences, toujours empreintes d'une entière sincérité, d'affirmer que nul d'entre eux ait pu quitter tout ce qui le rattachait à une vie sociale normale pour, de cœur léger, accepter les loques, la faim, la vermine. Pas un, certes.

qui se soit d'emblée résigné à cette déchéance définitive sans avoir passé par des étapes qui, nous le verrons plus loin, sont presque mathématiquement inévitables; les réactions individuelles diffèrent, ces étapes sont franchies plus rapidement et sans souffrance, apparente du moins, par certains, alors que d'autres se débattent désespérément pour remonter le courant. Les seuls qui deviennent des clochards abandonnent famille, fortune, situation, sont ceux-là dont le système nerveux est pathologique, ce sont les fugeurs. Le vagabond né est alors un malade. Là aussi Lombroso a jeté dans la littérature médicale une pure vue de son esprit et non une hypothèse que la psychologie ni la statistique ont pu confirmer. Puisque nous voyons ainsi qu'un homme suit ce processus toujours le même qui fait de lui un clochard, cela nous conduit à étudier les facteurs qui mènent à cet aboutissement. Prins dit, dans son *Traité de science pénale et de droit positif* : « Dans chaque infraction à la règle sociale, à côté du facteur individuel, de l'âge, du tempérament, des dispositions personnelles il y a le facteur collectif ou social, le milieu, les lois générales de l'humanité. » Voilà un résumé succinct mais global de toute l'étiologie du vagabondage.

D'abord, parmi les causes sociales, nous relevons les vastes remous industriels et commerciaux, cet événement inévitable qui décide de la misère chez une foule d'ouvriers nombreux comme la population d'une grande ville. Nous trouvons un exemple dans le chômage qui sévit actuellement en Angleterre. L'organisation de la société actuelle ne permet pas de lutter efficacement contre une misère collective qui s'abat brutalement sur des centaines de milliers d'hommes. Combien parmi tous ces malheureux ont pu trouver ailleurs du travail? Combien ont encore les moyens de conserver un logis, sauvegarde de leur unité mentale? Un à un, ils tombent infailliblement plus bas, toujours plus bas, et deviennent les innombrables habitants de la rue, ceux qui hantent les asiles de nuit, les « soupes populaires », et qui mendient silencieusement aux portes des casernes. Ce sont eux qui font les

délinquants, les éternels récidivistes, ceux dont la justice s'empare fatalement un jour; et la société elle-même, qui transforme l'homme par sa première condamnation, lui fait faire ainsi un pas, le plus grand, le plus rapide, vers le vagabondage définitif.

A côté de cela, il y a un facteur certain, le progrès, la machine, qui, chaque jour, remplace l'homme et même les hommes, créant ainsi des chômeurs, des sans-travail, de futurs clochards.

Et puis il y a eu la guerre qui a subitement détruit toutes les continuités sociales, a rompu les familles, essaimé les foyers, désorganisé les esprits, blessé les corps, créé des invalides à qui tout travail physique ou intellectuel devient impossible. Avec la guerre, il y a ses suites, le contre-coup économique aussi bien que moral, que nous subissons actuellement. Les enfants de ceux qui ont fait la guerre sont des hommes maintenant, des hommes qui ont poussé dans le tragique invraisemblable d'une atmosphère de haine et de désespoir. La disparition d'un soutien, et en même temps d'une autorité, qui auraient conservé leur intégrité morale, les exagérations d'une après-guerre, toute la réaction de gaité intense après la tension terrible, ont fait souvent d'eux des inaptes à quelque travail que ce soit, voués infailliblement au vagabondage dans les milieux où la fortune ne peut équilibrer la paresse.

Une autre cause sociale collective, c'est l'exode incessant de la campagne à la ville. Des habitants de la campagne sont venus grossir le nombre des malheureux de la ville, escomptant davantage de gain avec moins de travail, une vie plus large. Ils vivent maintenant sous l'habit du clochard. L'orgueil leur interdit à tout jamais de retourner à la terre où leur pain serait peut-être assuré, mais où il leur faudrait avouer leur misère et leurs désillusions.

Comme si la guerre ne suffisait pas, comme si les crises économiques aiguës n'avaient pas suffi à la destruction des foyers, les maux chroniques de l'humanité s'appesantissent chaque jour davantage sur la société. L'alcoolisme vient en premier

lieu; par lui, la famille est détruite à partir de sa base : la respectabilité du père, l'affection pour la mère. Il amène les batailles domestiques, et bientôt la misère. Un jour l'enfant se révolte, et, selon son caractère, il fuit la contagion ou imite l'exemple. Voilà un futur délinquant de plus. Il n'y a cependant que très peu d'enfants parmi les clochards. Ils n'ont ni la prudence, ni la philosophie de l'expérience, armes des vieux clochards. Ne sachant vivre en dehors d'elle, ils se dressent contre la société et celle-ci les abat à la première infraction. C'est alors le tribunal pour enfants, et, jusqu'à la majorité, la colonie pénitentiaire dont ils sortent avec le désir de jouir intensément de cette liberté qu'ils n'ont pu garder. Peu enclins à exercer le métier qu'on leur a donné, leur paresse et leur soif d'indépendance les conduisent naturellement vers les clochards. Cette question du vagabondage des enfants pose un problème très particulier. Il existe, en effet, des causes qui n'ont pas de prise sur un caractère d'adulte sain, et qui ont un grand effet sur leur imagination, leur caractère simple et naturellement faible; nous voulons parler de la contagion morale. L'exemple de la rue, les compagnies douteuses, la lecture de journaux ou de romans, le cinéma, donnent le goût de l'aventure, flattent leur curiosité malsaine. Il suffit alors d'une situation qui facilite ou qui pousse, et le premier pas est fait dans cette fausse voie, cette impasse qui les conduit fatalement à l'un des trois principaux délits dont l'enfance est coupable : le vagabondage, la mendicité, le vol. En un mot si, quelle que soit la raison qui pousse l'enfant à désertir la maison familiale, la cause est toujours la même, c'est le relâchement du foyer, c'est aussi, il faut bien le dire, le peu de moyens efficaces dont dispose la société pour remédier à ces troubles.

Par contre, il existe des causes qui sont sans effet sur l'enfant et qui, de préférence, agissent sur l'homme. Ce sont les causes morales, les chagrins, les émotions, les désillusions, qui, soit par une action rapide et brutale, soit par leur force lente, progressive et durable, arrivent à désagréger une per-

sonnalité dont le système nerveux était pathologique ou en état de moindre résistance.

Ces causes occasionnelles, propres à un individu, sont nombreuses, et, au cours des conversations que nous avons eues avec les clochards, il nous a été facile de les retrouver fréquemment.

Pour bien des auteurs, certaines de ces causes tiennent à la dégénérescence du terrain par suite d'influences héréditaires congénitales ou acquises. Evidemment si l'hérédité a un rôle, si l'alcoolisme et la tuberculose ancestrale peuvent être relevés partout, faut-il accorder à cette tare toute la valeur qu'on a voulu lui donner ? Nous ne le pensons pas, et nous pouvons dire avec Prins que « Le milieu social passe avant l'hérédité, la liberté avant la fatalité héréditaire ».

Nous ne pouvons admettre qu'il y ait un retour ancestral, une régression opérée par l'individu alors que tout évolue. L'homme ne vit pas, ne peut pas vivre isolé, il vit sous un certain climat, dans une certaine région, à une certaine époque; il est malgré tout de son pays et de son temps. Il est possible que sous une influence quelconque, une infection, une intoxication, une névrose, cette évolution de l'individu s'arrête, et qu'on puisse alors la trouver réduite; mais peut-on parler de retour, d'involution ancestrale ?

Nous sommes donc naturellement amené à étudier les causes qui sont susceptibles d'arrêter l'évolution de l'individu; elles sont, nous l'avons dit, d'ordre pathologique. Quel est donc le rôle de la maladie ? Dans ce qui va suivre il s'agit uniquement de l'individu pathologique et des névroses qui font de lui un clochard et non de la maladie examinée d'un point de vue social, agent créateur de misère, et partant de vagabondage. Pagnier a étudié de façon remarquable ces « errants des rues et des routes »; il nous apparaît inutile d'envisager après lui les différentes théories qui, émises il y a quelques années, tentaient de faire de tout vagabond un malade (Pitres), un neurasthénique (Charcot) ou un fou

(Bénédict). Nous nous contenterons de lui emprunter sa classification des vagabonds et des névroses pouvant engendrer le vagabondage.

- a) Vagabondage symptomatique : fugue vraie; aliénés, dégénérés, comitiaux, traumatisés, intoxiqués.
- b) Vagabondage idiopathique ou essentiel; fugue consciente; déséquilibrés, neurasthéniques.
- c) Vagabondage par nécessité : Mouvements sociaux. Nomades.
- d) Au-dessous, formant une quatrième catégorie, il classe le vagabond vrai, chez qui l'obsession n'étant plus si bien ressentie, il n'y a plus qu'une tendance. Il ne lui manque que la volonté, et il croit agir par elle. L'acte est normal, le mécanisme qui l'a produit est pathologique.

Il est évident que les deux premières catégories n'apportent pas un contingent important aux clochards. Si ces névrosés vivent parfois avec celui-ci c'est d'une façon éphémère. Le clochard n'est, à notre avis, pathologique, que par son absence de volonté et sa paresse essentielle; il est obligé de prendre certaines précautions pour vivre sa vie, et ces précautions sont l'apanage d'un système nerveux presque normal. C'est seulement le « vagabond vrai » de Pagnier qui est susceptible de faire un clochard.

Dans le même ordre d'idées, certains ont voulu faire jouer un rôle important aux tendances nomades propres à certaines races. Bénédict dit notamment : « Il y a un fait incontestable, c'est qu'il y a des individus comme des races entières chez lesquels le vagabondage est congénital; plus ce sentiment est développé dans la première jeunesse, plus il entre dans le sentiment général, et il agit d'autant plus sur les habitudes et pour ainsi dire sur la philosophie de l'individu. » Pourrait-il y avoir des clochards congénitaux ? Pour que ceci soit possible il faudrait qu'existent des famil-

les de clochards comme il y a des tribus de romanichels. Il nous paraît inutile de dire toute la différence qui sépare un romanichel d'un clochard. Le premier possède toujours un domicile, fût-il ambulante, qui lui permet d'héberger une famille. Il ne vit pas solitaire, il est soumis à certaines lois; trop souvent ses moyens d'existence sont la mendicité pour les femmes et les enfants, le vol pour les hommes. Peut-on admettre que, comme certains le prétendent encore, le clochard cède à un instinct pathologique héréditaire ? Nous avons dit plus haut notre opinion sur l'hérédité et le retour ancestral; il nous suffira d'ajouter que nous croyons que ces tendances nomades sont aujourd'hui exclusivement le fait de certaines races, dont nous venons de parler; de mendiants voyageurs et non de malheureux.

Au cours de cet examen des causes d'ordre différent et d'importance diverse, qui sont à l'origine du vagabondage, nous nous sommes efforcé d'être complet, et nous proposons de les diviser de la façon suivante :

1° Causes sociales, collectives :

- a) d'ordre économique;
- b) d'ordre national.

2° Causes familiales :

- a) d'ordre moral;
- b) d'ordre social.

3° Causes individuelles personnelles :

- a) d'ordre moral;
- b) d'ordre physiologique;
- c) d'ordre pathologique.

Nous avons dit plus haut qu'on ne naissait pas clochard, mais, au contraire, qu'à notre avis cet état mental et physique, tout ce qui constitue la philosophie du clochard, ne s'acquiert que petit à petit, c'est le résultat d'un processus plus ou moins long suivant les individus, mais dont les principales étapes, presque toujours les mêmes, peuvent être dé-

tence du clochard. Ensuite vient le découragement, l'habitude, et peu à peu il s'adapte à sa nouvelle vie. Il devient ainsi un être le plus souvent inoffensif. Il ne s'estime pas trop malheureux car il ne peut tomber plus bas et tout ce qui modifiera son sort ne peut que l'améliorer. Au-dessous de cet état, il n'y a que la mort. Dans nos enquêtes successives et dans les observations recueillies, en présence d'un clochard, il nous a toujours été facile de déterminer à quelle période du processus que nous venons d'exposer, il se trouvait; de sorte qu'on pourrait résumer la pathogénie du vagabondage en un tableau schématique.

1° Etape de défense :

a) au moral :

suractivité;

fièvre;

b) au physique :

vigueur;

richesse relative;

activité.

2° Etape de révolte :

a) au moral :

honte;

avilissement progressif;

révolte;

b) au physique :

amaigrissement;

faim;

fatigue.

3° Etape de résignation :

a) au moral :

découragement;

habitude;

b) au physique :

faiblesse croissante;

déchéance physique.

Il est évident qu'une foule de périodes de transition existent entre ces trois grands points que nous avons voulu détacher à dessein dans la vie du clochard. De même, certains individus dont le physique ou le moral a subi de grosses atteintes peuvent brûler les étapes et arriver au stade définitif, uniforme, beaucoup plus rapidement que d'autres, plus courageux, valides, mieux armés, essayent sans cesse et sans succès de refaire le chemin parcouru. La rapidité de cette marche dépend également du milieu social dont est issu l'individu qui va devenir clochard.

CHAPITRE II

PSYCHOLOGIE DES CLOCHARDS

Nous ne prétendons pas, dans ce chapitre, étudier les clochards à un point de vue psycho-pathologique et les classer suivant leur état mental. Ceci est impossible, et, comme nous le faisait remarquer M. le Professeur Abadie : « Il y a de tout dans ce monde-là. »

Nous nous sommes fait, au cours de notre étude à l'opinion suivante : quel que soit le milieu social, la situation occupée par un individu, quelles que soient les idées, l'origine d'un homme, les clochards arrivés au point final de leur course vers la dégradation présentent une uniformité étonnante dans le caractère. C'est la philosophie du clochard en quelque sorte que nous nous proposons d'exposer.

La principale caractéristique de la psychologie des clochards est la répugnance au travail, l'incapacité totale à se livrer à une occupation méthodique et continue, le manque de certains pouvoirs inhérents à la volonté. Cette particularité psychologique est démontrée par une foule d'exemples.

Florian, dans son étude *I vagabondi*, dit : « les deux tiers de ces gens se prétendent à la recherche d'un emploi; en réalité, ils n'en ont pas besoin, ils sont oisifs, indolents et inaptes au travail, inaptes tant par le caractère que par l'incapacité professionnelle. Ils se présentent souvent là où ils savent qu'un emploi leur sera refusé; certains, pour être nourris sans rien faire, se font arrêter ou entent à l'hôpital. »

La note prédominante dans la psychologie du clochard est donc la paresse, l'apathie, l'insuffisance de l'attention et de la volonté. Est-ce que leur paresse est pathologique ? Cet état psychologique rapproche les clochards des peuples primitifs; ce qui caractérise en effet ces derniers c'est l'inertie, l'incapacité au travail continu et méthodique, l'amour de la paresse. Le désir du travail est non pas inné, mais c'est le produit d'une formation lente, le résultat d'une puissante discipline formée peu à peu par l'attention et la volonté. Ribot a dit : « L'amour du travail est un sentiment secondaire qui va de pair avec la civilisation. » L'homme primitif, en effet, a une attention spontanée et une volonté vierge de toute discipline; le travail représente pour lui une contrainte, une fatigue excessive, une vraie souffrance.

On pourra de même comparer le trait fondamental de la psychologie du clochard à celle des enfants; chez ces derniers, la paresse domine, alors que persiste l'activité pour le jeu; tant que l'éducation n'est pas intervenue, ils n'ont qu'une attention naturelle et une volonté très limitées. La paresse du clochard est donc pathologique en ce sens qu'elle révèle une maladie de l'attention et de volonté et on peut dire que le clochard ordinaire, celui qui tombe sous le coup de la loi, est un être en état de moindre activité intellectuelle. Les excuses qu'ils offrent à leur inactivité sont toujours les mêmes : « Nous ne trouvons pas de travail. Si on nous offre un emploi, il est au-dessus de nos forces. Mal nourris, mal logés, nous sommes en état d'infériorité physique, et on exige de nous des travaux que nous sommes incapables d'effectuer. »

Un autre point marquant du caractère de ces clochards c'est qu'ils ne sollicitent pas, sauf d'une façon tout à fait intermittente, la pitié publique : ce ne sont pas les représentants d'une cour des miracles moderne. Le mendiant professionnel, en effet, dans la hiérarchie de la misère, est un riche; la mendicité est relativement lucrative, et très souvent, le mendiant a un logis. La régularité même de cette existence répu-

gne au clochard, qui considérerait comme un attentat à sa liberté le fait d'aller sonner régulièrement aux mêmes portes, de s'asseoir aux mêmes coins de rues; comme un accroc à sa dignité de tendre systématiquement la main. Il a une forme de mendicité spéciale et assez adroite : il fait du commerce, vend des crayons, des lacets, des épingles, dont il laisse fixer le prix à l'acheteur, et reçoit ainsi quelques sous sans qu'on emporte sa marchandise. Dès que son commerce lui a permis de recueillir un peu d'argent, il ne songe pas au lendemain. Il disparaît et retombe dans l'inaction.

Dans le même ordre d'idées, le clochard ne vole que très rarement. Il est généralement très fier de son honnêteté. Un jour, nous interrogeons un clochard hospitalisé dans le service du Docteur Bousquet, il s'obstinait à répéter : « Je ne suis pas un voleur, j'ai un casier judiciaire vierge, croyez-moi; évidemment, je ne peux pas vous le montrer, et c'est dommage, mais, pensez, il coûte 5 fr. 40, c'est beaucoup trop cher pour moi. » Vérification faite, le malheureux n'était titulaire que d'une condamnation pour vagabondage.

Si le clochard vole, c'est uniquement poussé par la faim. A la campagne, le plus souvent, comme nous le verrons plus loin, c'est dans ces conditions qu'il se livre à la maraude. De même le clochard n'est pas un criminel. Dans le chapitre de la pathogénie, nous avons vu comment, aigri par un sort injuste, poussé par la faim, le froid, il peut tuer; mais celui-là n'est pas un véritable clochard qui conserve assez d'activité physique et intellectuelle pour préparer un crime ou un cambriolage. Tel ce matelot du commerce qui, débarqué à Bordeaux, à la suite d'une altercation avec un de ses chefs, et ayant quelque argent, passa son temps à boire. Au bout de quelques jours, n'ayant pas trouvé de travail, il en fut réduit à demander son gîte à l'Asile de nuit, et sa nourriture au Bateau-soupe. Il n'est pas devenu clochard, mais spécialiste de l'agression nocturne. Une autre caractéristique intéressante de la mentalité du clochard, c'est qu'il ne s'estime pas malheureux : ce vagabond souvent satisfait de son sort, si étrange

que cela puisse paraître, ne se rend pas toujours compte de son extrême misère, il sait qu'il y a encore plus malheureux que lui. Cette espèce de résignation est compréhensible. Il n'a plus besoin de travailler pour assurer son existence. Il se repaît de sa paresse et il appelle cela sa liberté. Au cours de nos entretiens avec les clochards, nous n'avons jamais entendu une plainte réelle, un mot d'envie pour de plus heureux qu'eux-mêmes. Ils disent « les riches » du même ton qu'ils disent les « clochards », comme s'ils avaient la certitude qu'il faut des heureux et des malheureux et qu'ils doivent être parmi ces derniers. D'ailleurs, comme certains d'entre nous l'on fait remarquer, ils n'attendent plus rien de la vie parce qu'ils croient ne plus pouvoir descendre. Toute cause extérieure qui modifiera leur existence ne peut que l'améliorer : un accident, une maladie, c'est l'hôpital, la nourriture, le gîte assuré pour de longs jours; la prison, c'est la même chose, et la mort, pour eux, c'est la délivrance. Cette sorte de fatalisme est un fait qu'il nous paraissait intéressant de signaler. On comprend maintenant pourquoi ils recherchent une vie inerte et comment leur parasitisme discret n'effraie pas la société.

Les clochards sont aussi des ivrognes : presque tous boivent. Des cabarets borgnes, des « caves », donnent le vin à cette triste corporation : un gros vin rouge épais, que l'on déguste devant un comptoir, pour quelques sous. « Il n'est pas toujours nécessaire d'avoir dix sous pour manger, quand on porte son domicile avec soi dans sa musette ou dans son sac, mais il faut avoir dix sous pour boire. » (Henri Danjou.) En effet, le cabaret, c'est le gîte quand il fait trop froid; quand il pleut, c'est l'hospitalité pour quelques heures. Pour avoir droit au coin chaud, au repos, il faut boire, boire souvent, car sinon un patron impitoyable vous chasse. Quelques clochards, et c'est l'exception, demandent également à l'ivresse l'oubli des souffrances, des mauvais moments de l'existence. Ils offrent au vin un organisme débilité par les privations et la fatigue, et il ne leur faut pas boire en quan-

tité pour avoir la gaité. Quelque dégradante que soit l'ivresse, nous pouvons dire que l'ivrognerie du clochard reste plutôt sympathique. Il n'a rarement assez d'argent pour boire jusqu'à l'ivresse totale : il s'arrête généralement à une espèce d'euphorie, de douce gaieté, où il devient loquace, raconte ses voyages, ses départs sur la grand'route, ses déboires successifs, ses espoirs déçus, tout cela sans amertume aucune, dans un langage vigoureux et émouvant dans sa poésie fruste. Comment en vouloir à ces hommes, qui, demain, vont retomber dans la plus déchirante des misères humaines, la solitude, sans logis et sans pain, de croire au miracle du vin ! Faut-il blâmer ceux dont Richopin a dit : «

Je ne bois pas, je me panse
Au bruit du glou-glou moqueur.
Je fais taire ma rancœur
Et j'enterre dans ma panse
Mon cœur.

Tels sont les aspects divers, les affinités psychologiques particulières, les états d'âme des clochards. Tout ce que nous avons pu observer de leur philosophie nous a appris que ce sont des êtres presque toujours inoffensifs, souvent sympathiques, rarement très malheureux, tristes victimes de la société, de la fatalité et un peu d'eux-mêmes, dont de nombreux écrivains : Guy de Maupassant, Gorki, Richopin, nous ont montré les côtés divers de leur déséquilibre affectif et volontaire.

Histoire de quelques clochards.

OBSERVATION I.

D... (Auguste), 45 ans, né à Vienne (Isère), de fille mère. Après le mariage de celle-ci il déserte le foyer où le conjoint maltraite, dit-il, l'enfant d'un premier lit. Il a alors 12 ans et on le met à l'orphelinat Saint-Joseph. Il est élevé jusqu'à l'âge de 14 ans, puis, placé dans une ferme pour se livrer aux travaux des champs, prétend avoir été mal nourri et battu. Il s'en va alors sur la grand'route de village en village; il est arrêté par les gendarmes et confié à l'Assistance publique à Lyon. Vers l'âge de 18 ans, il est de nouveau placé chez des cultivateurs de l'Ain; il s'échappe à la suite d'une querelle avec ses patrons. On le rattrape, car il a volé pour se nourrir. Il est envoyé à la colonie de Brigney, et à sa sortie il effectue son service militaire pendant trois ans dans un régiment colonial à Toulon. Libéré du service militaire et n'ayant pas de métier, il part à pied et devient un véritable chemineau, parcourt ainsi une grande partie de la France, passant par Marseille, Arles, Valence, Romans, Grenoble, Chambéry, Saint-Julien, se livrant, suivant les saisons, à du travail aux champs (fenaïson, moisson, vendanges) ou effectuant des travaux de manœuvre dans les villes. Arrêté par la frontière, il retourne à Grenoble et, de là, parcourt les Alpes, passant à Briançon, Gap, Sisteron, Manosque, puis Cavaillon, Châteaurenard, Avignon, Antibes, Menton. Il est arrêté à diverses reprises pour vagabondage ou mendicité. Actuellement il est titulaire d'une quinzaine de condamnations, dont deux seulement qu'il considère comme déshonorantes :

la première à l'âge de 18 ans, le vol du pain qui motiva son placement à la colonie pénitentiaire de Brigney.

la deuxième pour maraude à la campagne.

Est à Bordeaux depuis trois ans environ, voici dans quelles circonstances A été hospitalisé à Fontainebleau, où il avait travaillé un mois au battage du blé; de là, est venu à Tours, puis à Angoulême, enfin à Bordeaux. Il est atteint de varices des deux jambes et sa

santé ne lui permet plus de courir les grands chemins. Nous l'avons rencontré à diverses reprises, soit à l'Asile de nuit, soit au Bateau-soupe.

OBSERVATION II.

M... (Pierre), 55 ans, né à Bayonne, a été, dit-il abandonné, à l'âge de 10 ans, à l'Assistance publique, puis placé dans une métairie jusqu'à l'âge de 18 ans. Il a effectué ensuite son service militaire de trois ans, et, à l'issue de celui-ci, contracté un nouvel engagement de cinq ans dans les troupes coloniales. A fait les campagnes de Cochinchine, du Tonkin et de Chine (1903-1904). A la mobilisation, il est affecté en qualité de soldat au 142^e territorial et, à la fin de la guerre, il est employé comme manœuvre à la Chambre de commerce (déchargement de marchandises). N'a jamais quitté Bordeaux depuis. Est manœuvre intermittent sur les quais, travaille une heure ou deux et reçoit ainsi un salaire de 6 à 8 francs. Il n'a pas de domicile fixe et couche sous les portes à l'abri du vent et de la pluie, changeant tous les soirs de quartier pour éviter les agents. Il n'est pas un client habituel du Bateau-soupe et trouve généralement à manger à la porte des casernes ou à la place Saint-Michel où, pour 24 sous, nous dit-il, on a droit à une soupe et à un verre de vin. Veut par dessus tout éviter d'avoir un casier judiciaire chargé. Il n'est titulaire que d'une condamnation à 15 jours de prison pour vagabondage, mais depuis a su éviter la police.

OBSERVATION III.

T... (Marcel), 16 ans, né à Perpignan, aîné de famille nombreuse, est placé par ses parents à l'âge de 10 ans; son père alcoolique ne travaillant pas, il se décide à l'âge de 12 ans, à quitter le foyer paternel et exerce successivement les emplois de manœuvre maçon, garçon de ferme, se rend par la route à Paris, trouvant sa nourriture au long des chemins, et de là est envoyé aux mines de fer, à Briey,

comme manoeuvre mineur, y séjourne huit mois et revient à Bordeaux par la grand'route, passant par la Beauce (battage des blés), Orléans, Angoulême, enfin Bordeaux où, actuellement sans travail, il s'emploie de temps en temps au déchargement des wagons gare Saint-Louis, ou des bateaux sur les quais.

Avant de rapporter notre dernière observation, nous faisons remarquer que nous n'avons pas, à dessein d'ailleurs, envisagé les conditions dans lesquelles les femmes peuvent être amenées au vagabondage. Parmi les vagabonds, elles sont en général moins nombreuses que les hommes et beaucoup ne demandent assistance à la société que lorsque la prostitution même la plus vile ne peut plus assurer leur nourriture.

Cependant, il existe des femmes, que seules des circonstances indépendantes de leur volonté ont entraînées si bas. Nous avons choisi l'histoire d'une de ces malheureuses, à titre d'exemple.

OBSERVATION IV.

M... (Marie), 56 ans. A eu une enfance relativement heureuse; mariée à l'âge de 25 ans, sans profession, elle avait à ce moment-là une situation assez aisée. Mère de plusieurs enfants, elle a élevé dignement sa nombreuse famille. Son mari est mort en 1917. Ses enfants mariés ont quitté Bordeaux et ne lui envoient aucun secours. Un seul fils, qui habite Bordeaux, avait assuré sa nourriture jusqu'en 1920. A cette époque-là, il s'est marié avec une mère de quatre enfants et à la suite de mésentente, Marie B... a fui sa maison. Elle a essayé de trouver du travail comme bonne, puis comme ménagère, mais sa santé déficiente et ses vêtements usagés ne lui ont pas permis de s'employer. Actuellement, couche dans les rues ou à l'Asile Nelly-Brandenburg. Ne veut pas entrer dans un hospice pour vieillards. A quelques habitudes d'ivrognerie, mais ne s'est jamais livrée à la prostitution, vend des fleurs à la terrasse des cafés et vit généralement de la charité publique.

CHAPITRE III

LA VIE DES CLOCHARDS

Qui ça? moi sans domicile
Si on peut dire, j'en ai rien,
J'en ai des cent et puis des mille
Seul'ment j'en trouve pas un d'bien.

(J. RICHEPIN.)

De nombreux journalistes ont décrit le côté pittoresque de la vie des clochards, des romanciers se sont attachés plus particulièrement aux rapports des vagabonds avec la société.

Si nous avons largement puisé dans cette documentation, nous n'avons pas manqué de regarder vivre de près les miséreux à Bordeaux. Aussi, dans ce chapitre, si nous tentons de donner une idée des conditions générales qui président à leur vie matérielle, serons-nous obligés de tenir compte des modifications que peuvent apporter les conditions locales, au moins en ce qui concerne la vie des vagabonds à la ville. A la fin de ce chapitre, en effet, nous esquisserons rapidement la vie des clochards à la campagne, des chemineaux, que ceux-ci constituent une espèce spéciale ou soient ceux des villes qui émigrent passagèrement.

D'abord, quels sont leurs moyens d'existence ?

Nous avons vu précédemment que le trait dominant de leur caractère était la paresse, mais que cependant le clochard n'était pas un mendiant professionnel. Aussi, pour se procurer le peu d'argent nécessaire à sa subsistance, le clochard va-t-il se livrer à mille petits métiers pas très pénibles et n'exigeant pas de connaissances spéciales : commissionnaires,

ouvreurs de portières, *ramasseurs de mégots*. Les plus forts, les jeunes, s'emploient comme manœuvres, et à Bordeaux, à cause du port, dockers provisoires, ils travaillent au déchargement des cargos et des péniches; ils sont payés à l'heure. Le plus souvent, ils ne travaillent que deux ou trois heures; d'une part, le métier est trop pénible pour des organismes mal nourris et, d'autre part, le clochard s'arrête dès qu'il a gagné une somme suffisante pour subsister pendant une journée. Les plus vieux, les femmes, se font chiffonniers, ou « commerçants ». Les chiffons se vendent 4 à 6 sous le kilo, la vieille ferraille plus cher. Les « commerçants » vendent au coin des rues des lacets, des cartes postales et, selon les saisons, les fleurs et les feuillages qu'ils vont cueillir dans la campagne : le gui du 1^{er} janvier, les violettes de février, le buis du jour des Rameaux, le muguet du 1^{er} mai, le houx des fêtes de Noël.

De quoi vivent-ils ? En dehors de quelques sous, de quelques morceaux de pain cueillis au hasard de la mendicité, il y a les distributions des restes aux portes des casernes et sur le port par les équipages des bateaux. A Bordeaux existe le bateau-soupe Osiris, dont nous parlerons plus loin.

Où logent-ils ? La place ne manque pas. Sur les bancs des squares publics, dans l'encadrement des larges portes cochères; dans les wagons vides immobilisés sur les quais, les immeubles en construction mal surveillés, les vieilles masures délaissées. De même que les halles des Capucins, les divers marchés, la verrerie de Bacalan, sont des refuges utilisables. Il y a aussi des « hôtels » pour clochards, pour ceux qui ont quelque argent; rue R..., ils trouveront un toit et un grabat pour 1 fr. 50.

Comment se vêtir ? La charité publique, l'Armée du salut, distribuent à beaucoup des vêtements, et puis, s'il fait trop froid, si l'on est trop mal vêtu, il reste l'hôpital, d'où l'on ressort propre, amélioré physiquement et convenablement vêtu.

I

LES ORGANISMES DE SECOURS A BORDEAUX.

Le bateau-soupe est une fondation Osiris.

Le bateau, inauguré le 31 décembre 1912, a été donné par M. Daniel-Ifla Osiris. Le revenu d'un legs d'un million assure son fonctionnement. Au cours des visites que nous y avons faites, nous avons vu les deux réfectoires, destinés respectivement aux hommes et aux femmes, de part et d'autre d'un poste dans lequel sont distribués les tickets d'entrée. Le bateau sert en moyenne 60 repas par jour, composés d'une soupe, d'un plat de légumes et d'un morceau de pain. Avant la guerre, le bateau donnait un repas complet aux nourrices et aux femmes enceintes; actuellement, d'autres œuvres ont remplacé celle-ci pour les femmes et on ne reçoit plus guère qu'une clientèle passagère. Elle est composée de « malheureux dont on ne sait rien, qui mangent la soupe et disparaissent ». Libérés de prison, chômeurs en proportion infime, ce sont surtout des clochards, qui regrettent de ne pouvoir venir quotidiennement.

De même que pour la nourriture, le logement des miséreux à Bordeaux est assuré par une fondation privée. La famille Brandenburg, grâce à des legs importants, permettait d'ouvrir le 9 avril 1888 l'Asile Albert Brandenburg, 4, passage Leydet, pour les hommes, et le 9 novembre 1896 l'Asile Nelly Brandenburg, 36, rue du Sablonat, pour les femmes. L'œuvre, dirigée par un conseil d'administration composé de seize membres et d'un président, subsiste grâce à leurs cotisations, auxquelles viennent s'ajouter une subvention de la ville de 40.000 francs, une subvention du Conseil général de 4.000 francs, et diverses offrandes. Le fonctionnement est assuré par un directeur et deux surveillants.

L'asile des hommes se compose d'une petite cour sur laquelle s'ouvrent différentes portes :

La salle des douches : quatre bancs sur lesquels sont empilés les effets que recevront les pensionnaires en échange des leurs. Tout autour sont disposées une salle où deux étuves permettent la désinfection et la désinsectisation des vêtements; la salle d'attente et le bureau d'inscription; le dortoir est une grande pièce contenant 62 lits « Sanitary », garnis de deux matelas, de deux couvertures et de draps. Au fond, un bas-flanc permet de recevoir encore 15 pensionnaires. A côté, se trouvent les lavabos, avec une serviette sans fin. La clientèle se compose de tous ceux qui se présentent; elle est nombreuse, surtout l'hiver.

Les femmes sont reçues à l'Asile Nelly Brandenbrug, construit suivant les mêmes directives, mais avec les améliorations que peuvent apporter huit années d'expérience. C'est un bâtiment à deux étages, comportant au rez-de-chaussée, le bureau d'inscription, la lingerie, l'ouvroir, la cuisine, le réfectoire, le service des douches et l'étuve.

Au 1^{er} étage, deux grands dortoirs sont séparés par deux plus petits affectés aux nourrices et aux mères, par les chambres des surveillantes et les lavabos, soit en tout 40 grands lits, et 15 petits lits.

Les locaux sont ici plus clairs, plus vastes, mieux aérés. Chaque femme reçoit une serviette de toilette.

Ces deux asiles sont ouverts de 19 à 21 heures et gardent leurs pensionnaires jusqu'à 6 heures du matin. Chacun de ceux-ci peut, en principe, y coucher au maximum trois nuits par mois, mais une administration bienveillante tolère cinq à six nuits pour les hommes et jusqu'à dix pour les femmes, dans les limites des places disponibles.

L'Armée du Salut n'assure à Bordeaux ni la nourriture ni le logement des « sans-taudis ». Son « Poste d'évangélisation » du 51 de la rue du Commandant-Arnauld ne comporte guère qu'une salle de réunion et le bureau plus que modeste de la lieutenantante. Celle-ci nous a accueilli, vêtue de l'uniforme réglementaire, avec le sourire et la douceur traditionnels. Elle nous déclara : « Nous entreprenons la lutte contre le mal, sous

toutes ses formes; nous donnons le réconfort physique, moral et spirituel à tous ceux qui frappent à notre porte. Un peu de pain, des habits, des souliers s'il pleut, et la « Bonne Parole ». Nous ne leur donnons jamais d'argent, qu'ils convertissent trop facilement en boisson, de même que nous ne leur rendons pas les vieux habits, afin qu'ils n'aillent pas vendre les neufs. Nous nous occupons surtout de leur trouver du travail et de les diriger sur les divers gîtes qui leur sont offerts. Nous préparons en ce moment les fêtes de fin d'année, espérant qu'elles feront autant d'heureux que l'an dernier. C'est ainsi qu'au restaurant L'Aiglon il y eut un banquet de 300 couverts, et à la maison cantonale de La Bastide un banquet de 800 couverts. « Voyez, s'excusa-t-elle, nous ne faisons pas grand'chose au point de vue matériel. Nous sommes reconnaissants envers Dieu pour ce qu'Il nous a donné de faire. Puissent les riches méditer les paroles de notre cantique :

Devant la vaste souffrance
Qui s'étend de jour en jour,
Il faut un remède immense,
Il faut un immense amour. »

L'hôpital, c'est encore le refuge, le lit, le repos à l'abri du froid, la vie matérielle assurée. Les conditions d'admission sont particulières; à Bordeaux, pour les indigents. Un budget spécial prévu par la mairie, qui comble le déficit de l'administration des hospices. Alors qu'en principe on doit habiter une ville depuis un certain temps pour bénéficier de la loi du 13 juillet 1893 sur l'assistance médicale gratuite, la mansuétude de la municipalité bordelaise permet d'admettre à l'hôpital les vagabonds sans domicile fixe.

Cependant, ils ne profitent pas longtemps de ces avantages, ayant en général la phobie de l'immobilité. Nous verrons plus loin que, même malades, ils ne viennent à l'hôpital que très tardivement, seulement pour y mourir. Ils préfèrent, selon les rigueurs de la température, renouveler souvent leur séjour

grâce aux récidives de leur bronchite chronique ou à leur misère physiologique. Ils repartent chaque fois après des soins hygiéniques complets, munis de vêtements en bon état, à moins que l'administration ne les dirige sur les asiles de préservation et d'extinction de la mendicité, où ils ne séjournent d'ailleurs jamais bien longtemps.

La prison elle-même est considérée par certains comme un séjour d'hiver préférable à la rue. Deux ou trois fois par semaine, la brigade canine fait des raffles. Certains quartiers sont visités de préférence : terre-plein des docks, quais. Les clochards recueillis sont gardés au poste jusqu'au lendemain matin. Après vérification de l'identité par le service anthropométrique, le « petit parquet » retient ceux contre qui est relevé le délit de vagabondage, qui comporte trois conditions : pas de domicile, pas d'argent, pas de travail.

Ainsi le tribunal correctionnel voit revenir chaque automne la collection habituelle de ses *chevaux de retour*.

Il nous paraît maintenant intéressant d'examiner le clochard à la campagne, et dès le début de l'enquête à laquelle nous nous sommes livré une question est venue à notre esprit : sont-ce les mêmes ? Est-ce que les gueux des champs, qui ont inspiré de si beaux vers à Jean Richepin, ont des caractères communs avec nos clochards des villes, objet de cette étude ? En un mot, y a-t-il des individus qui passent leur vie tantôt aux champs, tantôt dans les grandes villes. Y a-t-il des clochards sédentaires ? D'après nos recherches et les confidences que nous avons reçues, nous sommes actuellement en état d'affirmer que beaucoup de clochards, presque tous, vont ou sont allés passer une partie de leur vie à courir les chemins, les villages et les fermes. Les raisons de ce départ ? Les histoires racontées par les « vieux trimards », « compagnons », comme ils s'appellent eux-mêmes, apprennent aux jeunes : « La vie, là-bas, sera pour vous plus belle ; il y a toujours du travail, on se nourrit plus facilement, et quand la belle saison est venue les gendarmes sont moins nombreux que les agents et on court beaucoup moins de risques à passer une nuit à la

belle étoile à la campagne ». Dans la réalité, c'est ainsi que cela se passe; il y a également d'autres raisons; d'ordre psychologique, et que les individus auxquels nous nous sommes adressé n'ont pas su nous exposer, mais que nous avons discernées dans certains propos touchants dans leur poésie simpliste. Au printemps, dès que les gros froids sont finis, c'est alors qu'au fond de leur conscience, et sans y prêter attention, beaucoup subissent l'appel de la route; c'est alors que se précise leur soif d'indépendance, de voir du pays, de partir vers l'inconnu. Cette vie libre, et sans freins ni soucis, est bien tentante.

Où vont-ils ? Ils n'en savent rien : tout droit, devant eux.

Quelles sont, à la campagne, leurs conditions de vie, de travail, de nourriture, de logement. C'est généralement au printemps que se fait cet exode; il y a toujours du travail à la campagne, que ce soient les semailles, la moisson, la fenaison ou les vendanges; le paysan, souvent, n'accueille pas trop mal ces bras supplémentaires, il sait d'ailleurs que le rendement ne sera pas très brillant, que le chemineau ne s'attardera pas à la ferme; plusieurs raisons incitent alors le paysan à faire travailler ou tout au moins à faire l'aumône au vagabond. D'abord, à ces époques-là, il ne regarde pas à la dépense; il n'a qu'un souci : ramasser sa récolte, finir ses semailles, battre son blé; il y a toujours, à cette période de fièvre, grande débauche de vin et de pain : une bouche de plus importe peu. Et puis, si les bras étaient vaillants ? Peut-on savoir ? C'est aussi une espèce de crainte qu'entraîne avec lui le chemineau et, dans les régions où subsiste la superstition, on fait bon accueil au « preneu d'âmes », au « jeteu de sort » chantés par le poète. Si on lui refuse du travail, si on ne lui fait l'aumône, peut-être aussi que le bon gueux qui rôde se vengera, mettra le feu à la grange, aux meules, fera mourir le bétail. D'ailleurs ceci n'est pas général et souvent, quand s'approche le vagabond, le fermier détache ses chiens ou prend sa fourche pour l'éloigner. Nous avons connu un clochard qui

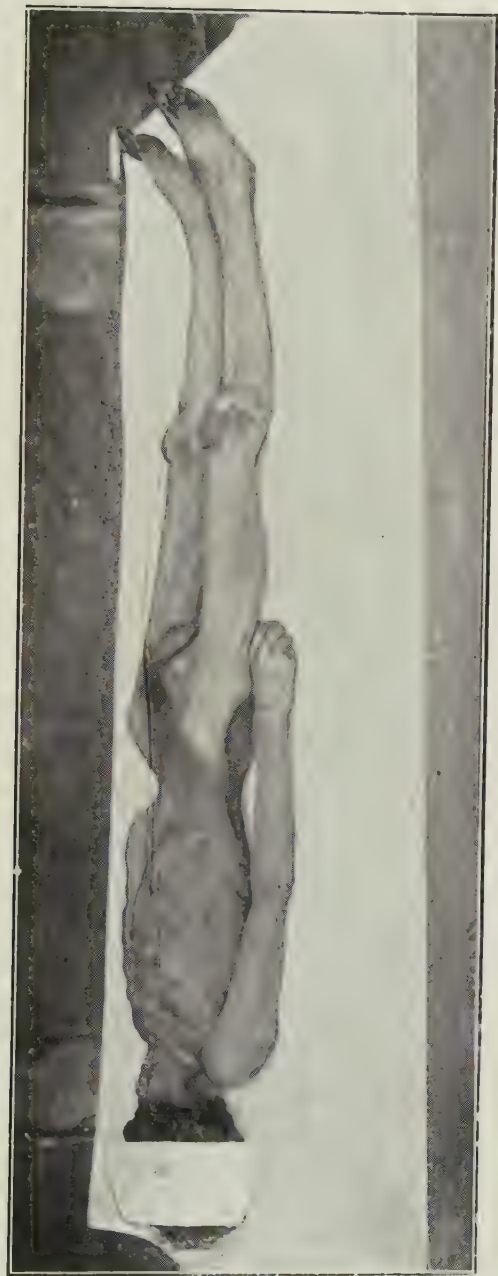


FIG. 3. — Clochard trouvé mort sur un grabat.
Observation n° 1 (collection de l'Institut médico-légal).



FIG. 1. — Le réfectoire du bateau-soupe *Osiris*
(collection personnelle).



FIG. 2. — Asile de nuit Albert Brandenburg collection personnelle).

est depuis trois ans à Bordeaux, trop vieux, à qui maintenant ses varices interdisaient de courir les routes à la belle saison; il avait autrefois traversé à pied presque toute la France et divisait notre pays en « bonnes et mauvaises régions pour le compagnon », et suivant sa géographie il distinguait ainsi des pays où le paysan se montrait généreux ou hospitalier, d'autres où on chassait sans pitié le « trimard ». Quand on lui réserve ainsi mauvais accueil, comment se nourrit le chemineau? Il se livre alors à la maraude. Un fait intéressant dans l'état d'âme de ce gueux, c'est qu'il ne croit pas mal faire en prenant ça et là ce qui assure sa nourriture; à ses yeux, cela lui est dû. Il considère son geste comme une sorte de restitution.

A côté de la maraude, il y a d'autres ressources pour le chemineau : la pêche, le braconnage; il ira vendre au village voisin le produit de sa chasse et pourra gagner ainsi quelque argent.

Nous avons vu que, d'une façon générale, il n'y a pas de différence très nette entre le clochard et le chemineau. Cependant, nous avons connu quelques exceptions. Tous les vieux clochards, les invalides, sont des sédentaires, ils ne quittent plus la ville; de même que certains, qui ont des raisons d'éviter les agglomérations, passeront toute leur vie sur les grandes routes et, quand « l'hiver commence à tousser son premier coup de rhume », ils regarderont d'un œil d'envie ceux qui partent vers la ville, l'asile de nuit, les braseros des terrasses désertées des cafés.

CHAPITRE IV

LA MORT DES CLOCHARDS

Une nuit de grand tonnerre,
Mystérieusement seul,
Il est mort, le centenaire,
Sans prière et sans linceul.

J. RICHEPIN.

Les clochards se cachent pour mourir. Aussi nous est-il difficile d'imaginer leurs maladies et les circonstances qui entourent leur mort. Seuls les endroits où leurs cadavres sont trouvés et les autopsies que nous avons pu pratiquer nous ont permis de nous en faire une idée.

Rares, en effet, sont ceux qui viennent mourir à l'hôpital et qui auraient pu nous fournir une documentation plus complète. Ils n'y sont, en effet, amenés qu'à l'article de la mort et le plus souvent contre leur gré. Les affections qui les emportent sont le plus généralement la broncho-pneumonie et la congestion pulmonaire, mortelles parce qu'elles évoluent chez des hommes affaiblis.

Voici quelques observations recueillies dans les hôpitaux de Bordeaux.

OBSERVATION I.

De B... (Maurice), 74 ans, très riche, était devenu clochard à la suite de revers de fortune. Nombreux séjours antérieurs à l'Hôpital Saint-André, pour bronchite chronique. Admis le 25 octobre 1928, décédé le lendemain, l'autopsie montre une congestion massive des deux poumons.

OBSERVATION II.

B... (Paul), 63 ans. Ancien jardinier; ivrogne invétéré. Admis à l'hôpital le 7 mai 1930, il meurt le lendemain. A l'autopsie, broncho-pneumonie à foyers multiples.

OBSERVATION III.

C... (Gustave): Ancien chef de division à la préfecture. Pas de retraite, mimait des crises cardiaques pour se faire admettre à l'hôpital. Entré le 45 novembre 1929, mort deux jours après. L'autopsie montre une broncho-pneumonie. Pas de lésions du cœur.

Nous avons vu plus haut que la plupart des clochards meurent dans la rue. Les autopsies que nous rapporterons plus loin s'accompagnent de renseignements détaillés sur les conditions dans lesquelles on a trouvé les corps. Presque toujours, les vagabonds semblent être morts en solitaires et la tuberculose paraît être la cause la plus générale de leur décès.

OBSERVATION I

V... (Pierre), 66 ans, trouvé mort sur un grabat; rue X..., le 26 janvier 1929.

Renseignements recueillis. — Très connu dans le quartier, n'avait pas de domicile fixe; depuis quelques jours, avait demandé l'hospitalité et couchait sur une pailleasse sous les combles d'une maison. Nous n'avons pas retrouvé de traces de séjour dans les hôpitaux de Bordeaux. Était titulaire d'une condamnation pour vagabondage. Nous avons pu établir qu'il avait été employé comme aide-jardinier à Fontenay-aux-Roses. Paraît avoir été d'une honnêteté scrupuleuse : dans ses papiers nous avons retrouvé une dizaine

de certificats attestant divers dépôts d'objets trouvés. N'a jamais exercé de profession. A fait un séjour relativement récent, d'une durée d'un mois, à l'Asile Terre-Nègre.

Examen et autopsie du cadavre (le 29 janvier 1929) :

a) *Aspect extérieur*. — Le sujet, dont la reproduction photographique figure cliché n° 3, est dans un état d'amaigrissement très prononcé et de misère physiologique surprenante. Sur le corps on ne relève que des lésions de grattage et la présence de poux qui offrent à l'examen les caractères des *pediculi vestimenti*. Le visage porte des plaies au niveau de l'aile droite du nez et de la queue du sourcil gauche. Ces plaies ont été manifestement faites *post mortem* par des rats qui avaient commencé à dévorer le cadavre. La rigidité cadavérique a disparu, la putréfaction est commencée (tache verte abdominale).

b) *Ouverture du corps* (Lande et Terramorsi) :

Tête : Pas de suffusions sanguines sous le cuir chevelu; les os du crâne ne sont pas fracturés et les méninges ne sont pas déchirées. Pas de lésion de l'encéphale, sauf un peu d'athérome des artères de la base.

Cou : Pas de lésions des parties superficielles ou profondes du cou.

Appareil pleuro-pulmonaire. — A l'ouverture de la poitrine, on constate des adhérences pleurales bilatérales, cependant plus accusées à droite. Anthracose très marquée. Présence dans l'étendue des deux poumons, mais surtout dans les lobes supérieurs, de cavernes et de nodules caséux plus ou moins ramollis, dont le volume varie de celui d'un pois à celui d'une noix.

Appareil cardio-vasculaire :

Le cœur, d'apparence saine, pèse 280 grammes, quelques lésions athéromateuses discrètes sur la valvule mitrale.

L'aorte non dilatée porte des lésions athéromateuses à divers stades d'évolution disséminées sur toutes les parties du vaisseau; certaines plaques calcaires sont de grande étendue. Les coronaires sont perméables.

Appareil digestif :

Estomac : Cet organe ne contient qu'une cinquantaine de grammes de liquide bilieux; la muqueuse paraît intacte.

Le foie, qui pèse 1.660 grammes est un peu dur, scléreux.

Intestin grêle et gros intestin complètement vides.

Appareil urinaire. — Les reins plutôt petits, mais macroscopiquement sains, pèsent : le rein droit, 125 grammes; le rein gauche, 120 grammes.

En résumé, tuberculeux à la troisième période, profondément cachectique, dont l'inanition a peut-être hâté l'heure de la mort.

OBSERVATION II.

T... (Augustin), 68 ans.

Se trouvait aux docks (bassin n° 1), le 21 janvier 1930. Il allait mendier une soupe aux équipages des bateaux arrimés. Tombé accidentellement à l'eau, il est retiré immédiatement; était déjà sans connaissance et n'a pu être ranimé. Identifié le 24 janvier 1930.

Renseignements recueillis. — A exercé la profession d'ouvrier verrier. Célibataire, sait un peu lire. Au retour de son service militaire, ne reprend pas son métier, qu'il n'a jamais plus exercé. Était titulaire de plusieurs condamnations : 17 avril 1898, mendicité; 1914, vagabondage, arrêté dans la campagne par les gendarmes; 1919, vol d'oignons; 1928, mendicité; 1929, mendicité, outrages à agent.

Pas de séjour dans les hôpitaux de Bordeaux.

Examen et autopsie du cadavre (le 26 janvier 1930) :

a) *Aspect extérieur.* — Pas de cyanose de la face. La rigidité cadavérique a disparu, la putréfaction est commencée (tache verte abdominale). Présence de tatouages sur le front.

b) *Ouverture du corps.* (Lande et Terramorsi) :

Tête : Pas de lésions traumatiques du crâne et de l'encéphale qui est macroscopiquement sain; un peu d'athérome des artères de la base.

Cou : Pas de lésions des parties profondes et superficielles du cou.

Appareil pleuro-pulmonaire. — Adhérences pleurales au niveau du sommet droit et du lobe inférieur gauche.

Les poumons ne sont pas très volumineux; il n'y a pas de congestion ou d'emphysème hydro-aérique. On ne trouve donc pas les signes pulmonaires de l'asphyxie par submersion, ce qui s'explique par les conditions de l'accident ci-dessus relatées. Petits nodules scléreux dans l'étendue des deux poumons, surtout au sommet droit.

Appareil cardio-vasculaire :

Le cœur : Plutôt gros (330 gr.), contient de gros caillots fibreux dans les cavités droite et gauche, mais plus abondants à droite.

La crosse aortique, en apparence dilatée, mais souple cependant.

Appareil digestif :

Estomac : normal, présence de 330 cc environ de liquide violacé exhalant une odeur éthylique dans lequel baignent des débris alimentaires (pain et oignon).

Dans l'intestin grêle, peu de matières fécales.

Dans le cæcum, quelques matières d'origine végétale à peu près inodores.

Rien d'anormal en ce qui concerne le foie, la rate, les reins.

Poids : foie, 1.560 grammes; rate, 145 grammes; rein droit : 135 grammes; rein gauche : 130 grammes.

En résumé, submersion et mort ayant été causée par le mécanisme de l'inhibition.

OBSERVATION III.

X... (Jean), 64 ans.

Décédé à Bordeaux le 25 mars 1930; pas de renseignements recueillis, cependant est connu dans la région. Vivait de la charité publique.

Un séjour d'une durée de huit jours à l'Hôpital Saint-André (diagnostic : bronchite chronique). Vêtu d'un veston et d'un gilet

en loques, on trouve sur lui la somme de 1 fr. 25 constituée uniquement en pièces de 5 centimes.

Examen et autopsie du cadavre (le 28 mars 1930) :

a) *Aspect extérieur*. — Le corps est très sale, couvert de *pediculi vestimenti* et de *pediculi capitis*; pas de rigidité cadavérique; la putréfaction est commencée (tache verte abdominale).

b) *Ouverture du corps* (Revault et Terramorsi) :

La tête et le cou ne présentent pas de lésions superficielles ni profondes.

Appareil pleuro-pulmonaire. — Adhérences pleurales au niveau de la base droite et des deux sommets des poumons. Petits nodules fibreux ou crétacés disséminés dans les deux poumons, plus abondants à droite.

Appareil cardio-vasculaire :

Le cœur pèse 340 grammes; les valvules auriculo-ventriculaires sont saines.

L'aorte ne présente pas de lésions macroscopiquement appréciables.

Appareil digestif :

L'estomac non dilaté contient 250 cc. environ d'un liquide d'odeur éthylique et des débris de pain. Pas d'altérations de la muqueuse gastrique.

L'intestin grêle et le gros intestin ne contiennent pas de matières, mais sont distendues par les gaz de putréfaction.

Foie : pas d'altération macroscopique de cet organe, qui pèse 1.520 grammes.

Appareil urinaire :

Le rein gauche est augmenté de volume par comparaison avec le rein du côté opposé. Présence dans le rein gauche de gros nodules purulents en plein parenchyme. Poids 210 grammes. Le rein droit paraît normal et pèse 115 grammes. A l'examen microscopique du rein gauche, les lésions constatées sont de nature tuberculeuse; le rein droit est sain.

En résumé, tuberculose rénale unilatérale. Lésions pulmonaires de nature vraisemblablement tuberculeuse. Cachexie et, à en juger

par le contenu du tube digestif, inanition qui ont pu, comme dans une de nos observations précédentes, venir hâter l'heure du décès.

OBSERVATION IV.

G... (Georges), 63 ans.

Trouvé mort dans un baraquement en planches sis dans un terrain vague. Apporté à l'Institut médico-légal après identification. Nous n'avons pas de renseignements relatifs au passé du sujet. Nous savons seulement qu'il n'avait pas de domicile fixe, ni de travail. Contenu des poches : un couteau, des croûtons de pain.

Examen et autopsie du cadavre (le 16 avril 1930) :

a) *Aspect extérieur.* — Pas de rigidité cadavérique, la putréfaction ne paraît pas commencée.

b) *Ouverture du corps* (Lande et Terramorsi) :

Tête : Pas de suffusions sanguines sous le cuir chevelu; les os du crâne ne sont pas fracturés; les méninges ne sont pas déchirées; l'encéphale est macroscopiquement sain. On trouve quelques traces d'athérome au niveau des artères de la base.

Cou : Pas de lésions des parties superficielles ou profondes du cou.

Appareil pleuro-pulmonaire. — Adhérences pleurales au niveau du lobe inférieur du poumon droit; adhérences anciennes très résistantes sur toute la face externe du poumon gauche.

Pas de lésions macroscopiquement appréciables dans le parenchyme pulmonaire droit. Gros noyaux caverneux à contenu purulent disséminés dans tout le poumon gauche.

Appareil cardio-vasculaire :

Le cœur présente quelques plaques de péricardite et pèse 315 grammes; les valvules auriculo-ventriculaires sont saines. Les artères coronaires largement perméables.

L'aorte est très souple, non dilatée.

Appareil digestif :

Estomac très rétracté, vide de tout contenu liquide ou solide. Muqueuse stomacale saine. *Intestin grêle et gros intestin* ne contiennent pas de matières ni gaz.

Le foie, gros et scléreux, pèse 1.750 grammes.

La rate pèse 145 grammes.

Les reins paraissent macroscopiquement sains et pèsent : le rein droit, 125 grammes; le rein gauche, 120 grammes.

En résumé : tuberculeux arrivé au 3^e degré. Cachexie et vacuité complète du tube digestif.

OBSERVATION V.

P... (Armand), 64 ans, trouvé mort dans un immeuble en démolition le 3 décembre 1930. Nous n'avons pas de renseignements relatifs au passé du sujet. Habillé de haillons, il possédait 1 fr. 50.

Examen et autopsie du cadavre (le 5 décembre 1930) :

a) *Aspect extérieur*. — Le cadavre est dans un état de maigreur extrême et de saleté repoussante. Il est couvert de *pediculi vestimenti* et de lésions de grattage.

b) *Ouverture du corps* (Lande et Terramorsi). — Pas de suffusions sanguines sous le cuir chevelu; les os du crâne ne sont pas fracturés, les méninges ne sont pas déchirées; l'encéphale paraît macroscopiquement sain.

Pas de lésions des parties superficielles ou profondes du cou.

Appareil pleuro-pulmonaire. — Quelques adhérences pleurales à droite. A gauche, symphyse pleurale presque complète. Le poumon droit paraît normal et pèse 265 grammes. Le poumon gauche est atelectasié et pèse 135 grammes.

Appareil cardio-vasculaire : Cœur gros, légère surcharge graisseuse. Quelques plaques de pericardite. Aorte de volume normal; lésions discrètes d'athérome sur la portion initiale.

Artères coronaires largement perméables.

Appareil digestif. — L'estomac, rétracté, vide de toute matière solide, contient 15 cc. de liquide bilieux. L'intestin grêle et le gros

intestin sont complètement vides. Au niveau de l'intestin grêle, on trouve deux zones d'hémorragie en nappe. Le liquide rougeâtre contenu à ce niveau renferme des hématies plus ou moins déformées. La muqueuse présente au niveau où l'hémorragie paraît s'être produite des signes de congestion et même de suffusion sanguine, mais pas d'ulcération; les plaques de Peyer sont intactes.

Pancréas. Très congestionné. Zonules d'hémorragie. A l'examen microscopique, lésions de pancréatite hémorragique.

Appareil rénal : Le rein droit pèse 115 grammes; le rein gauche 120 grammes.

En résumé, lésions multiples, poumon gauche atelectasié, hémorragie intestinale et pancréatite hémorragique.

OBSERVATION II.

D... (Pierre), 54 ans, mort dans la rue le 24 novembre 1930.

Renseignements recueillis. — Cet individu, très connu, est plutôt un mendiant qu'un véritable clochard, car il semble bien qu'il ait vécu exclusivement de la charité durant ces dernières années. Cependant, ne sollicitait pas la pitié publique ouvertement.

Atteint d'une infirmité très apparente (cyphose très marquée de la colonne cervicale), sa seule vue incitait les passants à lui donner quelque argent. N'était titulaire que d'une seule condamnation pour vagabondage et mendicité. Nous avons appris qu'il couchait tous les soirs sous la même porte cochère et déclarait aux agents qu'il était chargé par les locataires de garder la maison. Ceux-ci lui remettaient en effet 50 centimes tous les jours. Une habitante du quartier lui donnait également un bol de lait tous les matins. Il était chaussé d'espadrilles, vêtu d'un pardessus, de deux vestons et de deux pantalons, le tout en fort mauvais état. Après sa mort, on retrouve dans ses poches la somme de 1.435 francs, dont 70 francs en monnaie de billon.

Examen et autopsie du cadavre (le 24 novembre 1930) :

a) *Aspect extérieur*. — La rigidité cadavérique n'a pas disparu. Le corps est très amaigri, mais d'une propreté étonnante. La cyphose,

très prononcée, entraînait une attitude vicieuse telle que la tête était fortement penchée en avant, au point que le menton avait laissé une empreinte sur les vêtements et même sur la peau de la région sternale.

b) *Ouverture du corps* (Lande et Terramorsi) :

Tête : Pas de suffusions sanguines sous le cuir chevelu. Les os du crâne ne sont pas fracturés; les méninges ne sont pas déchirées. Pas de lésions macroscopiques de l'encéphale.

Cou : Pas de lésions sur les parties molles superficielles ou profondes. En ce qui concerne le squelette, on note : déformation de C⁶ par effondrement du corps vertébral; foyer purulent au niveau du disque intervertébral séparant C⁶ de C⁷. En outre, ostéophyses sur C⁵ et C⁶. En résumé, lésions qui sont apparemment de nature tuberculeuse.

Appareil pleuro-pulmonaire. — Adhérences résistantes, mais peu étendues au niveau du sommet et du lobe inférieur gauches. A droite, adhérences à la face postérieure. Petits nodules scléreux au niveau des deux sommets.

Appareil digestif. — L'estomac, très rétracté, ne contient que quelques centigrammes de liquide bilieux. L'intestin grêle et le gros intestin sont complètement vides.

Le foie pèse 1.600 grammes.

Appareil cardio-vasculaire. — Le cœur est gros, mou, et pèse 435 grammes; plaques de péricardite. Hypertrophie du ventricule gauche.

L'aorte est normale.

Appareil urinaire. — Le rein gauche pèse 215 grammes; il est congestionné. Le rein droit pèse 130 grammes.

A l'examen microscopique, le rein droit est reconnu sain, le rein gauche présente des lésions de sclérose et de congestion intense.

En résumé, néphrite chronique et congestion aiguë, hypertrophie du ventricule gauche chez un individu en état d'inanition et présentant des lésions de tuberculose osseuse.

CONCLUSIONS

Les clochards sont le résidu à peu près inévitable de toute société civilisée du fait du progrès matériel. Les troubles économiques, la guerre, sont les causes déterminantes de beaucoup de misères.

Parmi les causes individuelles, la maladie et en particulier la débilité mentale n'entrent que pour une faible proportion. Par contre, la paresse est de loin le facteur le plus important.

Les clochards ne sont pas, à de rares exceptions près, susceptibles de relèvement, car ils sont arrivés au dernier degré de l'échelle sociale à la suite d'un processus de déchéance physique et morale qui les laisse sans ressources pour la lutte, résignés sinon satisfaits, et leur donne une uniformité mentale remarquable.

Ce ne sont pas des révoltés contre la société, mais des vaincus pénétrés d'une douce philosophie. Ils sont inoffensifs et plutôt sympathiques, tant leur parasitisme est discret.

Ils trouvent en effet leurs moyens d'existence pour une part dans la pratique de la mendicité occasionnelle, pour l'autre part dans l'exercice de petits métiers multiples. Certains travaillent, mais d'une façon intermittente, leur misère physiologique autant que leur paresse essentielle leur interdisant tout effort continu.

Les organismes de secours tels que les Asiles de nuit Albert et Nelly Brandenburg, le Bateau-soupe Osiris, l'Armée du Salut, leur sont particulièrement destinés. Quant à l'hôpital, ils n'y viennent que rarement, bien que fréquemment atteints de tuberculose évoluant lentement.

Ils meurent subitement dans la rue, où ils choisissent pour leur agonie solitaire quelque endroit retiré, victimes de la maladie qu'ils traînent autant que d'une déchéance physique les mettant à la merci d'un surcroît de privations ou de quelque brusque variation atmosphérique.

VU, BON A IMPRIMER :

Vu : *Le Doyen,*

Le Président,

C. SIGALAS.

P. LANDE.

VU ET PERMIS D'IMPRIMER :

Bordeaux, le 16 décembre 1930.

Le Recteur de l'Académie,

F. DUMAS.

INDEX BIBLIOGRAPHIQUE

Médical, littéraire et juridique.

- BAILLEUL. — Etat mental des vagabonds. Congrès méd. ment., 1894.
- BECKL. — Rapport du vagabondage et de la folie. Thèse Lyon, 1902.
- BENEDIKT. — Le vagabondage et son traitement. *Ann. d'hyg. publ. et de méd. lég.*, déc. 1890.
- BENOU et FROISSART. — Fugue et vagabondage. *Ann. de méd. psych.*, sept-oct. 1908.
- BERARD. — Vagabondage en France. *Arch. anthr. clin.*, 1898, t. XIII.
- BERKLEN. — Manie errante. *Amer. Journ. of insanity*, nov. 1921.
- BEZY. — Odyssée d'un dégénéré. Thèse Bordeaux, 1896.
- BOURNEVILLE. — Impulsifs trimardeurs. *Ann. de méd. psych.*, 1895.
- CADILHAC (Paul-Emile). — Une nuit aux avant-postes des gueux. *Illustration*, n° 4576, 15 nov. 1930.
- CSTARY DE CSATAR. — Hygiène et vagabondage. *Ann. d'hyg. et de méd. lég.*, t. XXVIII.
- DANJOU (Henri). — Place Maubert. Edition Albin Michel, 1928.
- Déchéance. *Détective*, 1930.
- Cour des miracles. *Détective*, 1930.
- FLORIAN et CAVAGLIERI. — I vagabondi. Turino Bocca, 1895.
- FLORIAN. — La psicologia dei vagabondi. *La scuola positiva nella giurisprudenza penale*, 1899, n° 5.
- FROISSART et BELLETRUD. — Un vagabond. *Arch. intern. de neurol.*, Paris, 1912.
- HOPE-SEYLER (G.). — Vagabond's diseases. *Med. Welt.*, août 1927.
- GORKI (Maxime). — Les vagabonds, 1901.
- JOFFROY et DUPOUY. — Fugues et vagabondage. Alcan, Paris, 1909.
- KUCH (R.) — Vagabondage die lupenkrankheit. *Kosmos*, mai 1929.

- LE BIHAN. — Le vagabondage impulsif. Thèse Bordeaux, 1929.
- LE FÈVRE. — Je suis un gueux. Edition Baudinière, 1919.
- MACKENSIE. — Vagrants as a public health system. *Med. officer*, Londres, 1907.
- MAC ORLAN (Pierre). — La Seine. Visages de Paris. Edition P. Lafitte, 1927.
- MARIE (A.) et MEUNIER. — Les vagabonds, Paris, 1908.
- MONTMARRON (Marcel). — Nuits des Halles. *Détective*, 1930.
- NEMO. — Service médical de nuit. *La France méd. et scient.*, août-sept. 1929.
- NERON (G.). — Fugues et vagabondages chez les enfants. *Bull. méd. Paris*, mai 1929.
- OSTMANN. — Vagabondage and mendicity. *Londres*, nov. 1928.
- PAGNIER (A.). — Du vagabondage et des vagabonds. Thèse Lyon, 1906.
- PRINS. — Traité de science pénale et de droit positif.
- REIMS. — El vagabundismo su prevention y repression. *Rev. crim. psyquiat.*, Buenos-Ayres, 1913.
- RICHEPIN (Jean). — Le chemineau.
— La chanson des gueux.
- RICTUS (Jehan). — Les soliloques du Pauvre.
- RIVIÈRE (L.). — Mendiants et vagabonds. Paris, 1902.
- ROZES (J.). — Les enfants vagabonds. Thèse de droit, Toulouse, 1908.
- SANCHEZ HERRERO. — Un analisis del vagabundaje. *Rev. esp. méd.*, Madrid, 1913.
- STEPHANNE (Marc). — Ceux du trimard. Edition B. Grasset, 1928.
-

TABLE DES MATIÈRES

	Pages
INTRODUCTION.....	9
CHAPITRE I. — Étiologie et pathogénie du vagabondage.....	12
CHAPITRE II. — Psychologie des clochards.....	22
CHAPITRE III. — La vie des clochards.....	30
CHAPITRE IV. — La mort des clochards.....	38
CONCLUSIONS.....	49
INDEX BIBLIOGRAPHIQUE.....	51
